

Roman

Bacher Landjerit

LE MENSONGE

QUI BOULEVERSE TOUTE UNE VIE



Atramenta

LE MENSONGE QUI BOULEVERSE TOUTE UNE VIE

Un mois d'août particulièrement chaud. Le soleil continuait à sévir en cette fin de journée, Florence et deux de ses complices, dont un était un repris de justice, préparaient ce coup-là depuis déjà quelques semaines en faisant le guet devant cette brasserie tenue par Bertrand, un gars du Nord venu s'installer à Marseille, un Chti sympathique, bon vivant et rondouillard, le visage jovial et accueillant, les yeux très clairs, toujours le sourire aux lèvres et le mot pour rire avec son accent du chnord.

Paraplégique suite à un accident de la route, il avait racheté cette brasserie située non loin du Vieux-Port avec l'indemnisation de son assurance.

Bertrand était apprécié par tous les habitants du quartier pour son courage. Il avait peint son fauteuil roulant aux couleurs du Racing de Lens, son club préféré et sa région natale, avec lequel il avait plaisir à déambuler entre les tables pour servir les clients.

Un habitué du bar, menuisier de métier, lui avait installé gratuitement une rampe en pin naturel derrière le comptoir pour lui permettre d'être à la bonne hauteur et de servir décemment les clients accoudés au comptoir.

Bertrand voulait être autonome et gérer sa brasserie comme il l'entendait, il tenait à s'occuper de toutes les tâches administratives, sans aucune aide. Il ouvrait tous les jours à six heures du matin et fermait très tard le soir, parfois même après minuit.

Il vivait seul, sa femme et ses trois enfants n'ont pas voulu le suivre dans cette aventure vers cette ville chaude et cosmopolite qui a la réputation d'être dangereuse, où tout désaccord sur le trafic de cannabis ou le proxénétisme se réglait dans la rue à coups d'automatique et de Kalachnikov.

Personne n'aurait cru qu'un jour on oserait s'en prendre à Bertrand, cette figure du quartier. Florence, qu'on surnommait « Bouclettes », se tenait debout derrière un panneau publicitaire d'un mètre cinquante environ vantant des produits cosmétiques. Elle avait des jambes interminables, une petite poitrine et des cheveux blonds bouclés, un ange d'un mètre soixante-quinze environ, elle attirait naturellement les regards, elle avait un visage angélique et un corps de déesse.

Elle attendait patiemment le signal de Mika qui, lui, faisait le guet à quelques mètres de l'entrée de la brasserie, une dizaine d'attaques à main armée à son actif qui lui ont valu quelques années à l'ombre, un homme d'une cinquantaine d'années très expérimenté et aguerri dans les attaques en tous genres. Cela faisait quelques mois qu'il était en liberté, mais Mika avait sa devise : « Je ne sais rien faire d'autre. »

Mika était de taille moyenne, sec et vif, les cheveux grisonnants ondulés et une moustache bien fournie, des yeux noirs, perçants, coiffés d'épais sourcils, sans aucune pitié ni compassion pour ceux qui par malheur croisaient sa route, prêt à tuer pour quelques milliers d'euros, et enfin la nonne, Jade, une fille de la DASS, prostituée dès l'âge de quinze ans, sous la protection de Nico, pour les intimes, qui purgeait une peine de trois ans pour proxénétisme, un jeune homme qui a connu la DASS également, retiré à ses parents dès l'âge de trois mois pour négligence et placé dans une famille d'accueil qui a fini par le renvoyer à la DASS. Enfant quasiment incontrôlable et arrêté à plusieurs reprises pour de petits larcins, Nico

était prédestiné à finir ses jours derrière les barreaux, il avait eu assez de subtilité et d'intelligence pour faire croire à Jade que la prostitution était la meilleure façon de gagner sa vie et de se défaire de l'emprise de cette institution.

Jade, une petite brunette d'un mètre soixante-huit, des cuisses de rugbyman, bien portante avec une poitrine abondante, des cheveux teints en rouge coupés court, un nez retroussé et des lèvres charnues, c'était une experte en armes blanches, elle maniait le couteau mieux que personne, capable d'atteindre une cible à plus de quinze mètres. Jade était déjà sur place dans la brasserie, attendant le départ du dernier client pour donner le signal à Mika et à Florence.

Malgré leurs va-et-vient incessants et la surveillance de la brasserie pendant des jours, aucun d'eux ne savait qu'il y avait une porte dérobée à l'arrière, qui servait aux habitués pour se retrouver quasiment tous les soirs pour faire des parties de poker, un grain de sable qui enroua la machination infernale mise en place par Mika. Ils se sont organisés et préparés à faire main basse sur la caisse et sur le coffre qui contenait de grosses sommes d'argent, sachant que Bertrand, handicapé, ne pouvait pas déposer sa caisse au quotidien à la banque qui pourtant n'était qu'à quelques mètres de la brasserie.

Bertrand, pour combattre l'ennui et taire le manque de sa femme et de ses enfants, recevait tous les soirs des amis triés sur le volet, dans une pièce d'environ trois mètres carrés qui se trouvait derrière le bar, avec une affichette de bureau collée sur la porte ; cette pièce lui servait de remise fourre-tout le jour et de salle de poker à la nuit tombée, pour faire des parties de poker jusqu'au petit matin avec ses amis où se jouaient des centaines, voire des milliers d'euros.

Vers vingt-trois heures trente, Bertrand fermait la grande porte vitrée de la brasserie et s'appropriait à regagner son local derrière le bar pour préparer sa partie de poker et accueillir ses amis comme il le fait tous les soirs, quand Jade, encagoulée, surgit dans l'étroit

couloir qui mène au local en brandissant dans sa direction une lame de dix-huit centimètres qu'elle tenait dans sa main ; Bertrand s'arrêta net, tétanisé par la peur, cherchant à comprendre ce qui se passait.

Un paraplégique qui ne pouvait pas se défendre, pourquoi s'attaquer à un infirme ? Son cerveau tournait en boucle en essayant d'analyser la situation. En face de lui se tenait Jade, calme et sûre d'elle, faisant signe des deux mains à Bertrand d'avancer dans ce couloir exigü pour rejoindre son local. Jade, méticuleusement et soigneusement, telle une pro, sans aucune agressivité, ligota soigneusement Bertrand à son fauteuil roulant avec une corde qu'elle avait achetée le matin même et avec un rouleau de gros scotch noir elle bâillonna sa victime pour la dissuader de crier.

Enfin, une fois Bertrand attaché et bâillonné, elle se dirigea vers la porte vitrée et ouvrit à ses deux complices qui se précipitèrent à l'intérieur en refermant soigneusement la porte derrière eux.

Mika rentra dans le local en brandissant un automatique devant le regard médusé de Bertrand, Florence était outrée et dépassée par la situation, elle n'était pas préparée à autant d'agressivité, Mika s'approcha de Bertrand en le menaçant de son arme et en proférant des menaces et des insultes.

— Où est ton coffre ?

Ou je te mets une balle entre les deux yeux. Où caches-tu ton oseille ? Dépêche-toi, gros lard.

Bertrand, qui ne réalisait toujours pas ce qui lui arrivait, bégayait, cherchait ses mots sans qu'aucun son sortît de sa bouche malgré un effort considérable, la peur le paralysait, ses cordes vocales ne répondaient plus, ses pensées étaient dans le nord avec ses enfants et sa femme, il pleurait comme un enfant malgré lui, il ne contrôlait plus rien, il était persuadé que sa dernière heure était arrivée. La réponse tardait à arriver, Mika asséna un coup de crosse d'une rare violence sur la tempe de Bertrand qui s'évanouit.

Il reprit connaissance au bout de quelques minutes avec une douleur insupportable à la tête et du sang coulant le long de sa joue lui rappelait le cauchemar dont il était victime. Ficelé à son siège, l'air hébété, il regardait autour de lui en espérant que ce n'était qu'un vilain cauchemar, mais Mika était bien là à quelques centimètres de son visage, l'insultant, le menaçant de son pistolet, le secouant dans tous les sens.

Florence s'était tapie dans un coin de la pièce et regardait la scène, horrifiée, en se demandant ce qu'elle faisait là ; elle aurait voulu être loin et ne rien avoir à faire avec Mika, loin de cet énergumène qui n'avait aucune compassion ni pitié, qui s'attaquait à ce pauvre handicapé sans défense pour quelques centaines ou milliers d'euros. Florence pensait simplement faire le braquage sans avoir affaire au propriétaire, dérober l'argent de la caisse, vider le coffre qui se trouvait dans le local, mais la présence de Bertrand avait rendu la situation incontrôlable. Mika était de plus en plus agressif, Jade pendant ce temps-là en profitait pour fouiller les tiroirs et se remplir les poches de tout ce qui pouvait se revendre aux receleurs du quartier de Noailles.

La situation s'est compliquée encore plus quand on a frappé à la porte de derrière ; tout le monde s'est figé, Florence s'est blottie dans son coin en écrasant sa poitrine contre ses genoux, elle n'était plus capable de bouger le plus petit de ses orteils, incapable de penser ni de réfléchir, elle aurait voulu être loin, très loin, le regard vide, paralysée par la peur, ses dents s'entrechoquaient, incapable de se contrôler, décidément, elle n'était pas faite pour ce genre de boulot.

Jade, de son côté, était aux aguets du moindre bruit sans quitter des yeux la porte de derrière, elle a sursauté quand la poignée a commencé son va-et-vient incessant et insistant, quelqu'un essayait d'ouvrir la porte en tambourinant. Son cœur battait la chamade, ses jambes tremblaient, son regard s'est figé sur Mika espérant une

solution, une idée qui jaillirait subitement de son cerveau pour que Florence et elle sortent saines et sauvées de cette aventure.

« Plus un bruit ! », souffla Mika.

En jetant un regard perçant et plein de haine dans la direction de Bertrand :

– Si tu bouges un cil, je te crève, tout en brandissant son automatique sous les yeux médusés de Bertrand.

Léon, un ami et habitué des soirées de poker, avait du mal à persuader la police qu’il pressentait une catastrophe :

– Je vous répète pour la énième fois que tous les soirs on se retrouve ici dans la brasserie chez Bertrand pour boire un verre et jouer aux cartes entre copains et tous les soirs la porte reste ouverte, ça fait des années que c’est comme ça et aujourd’hui la porte est fermée à double tour et les lumières sont éteintes, ce n’est pas dans ses habitudes, il se passe quelque chose.

S’il vous plaît ! Écoutez-moi !

Léon était au bord des larmes, mais il était à cent mille lieues d’imaginer ce qui se passait à l’intérieur, il avait l’intime conviction qu’il était arrivé quelque chose à son ami et qu’il fallait lui venir en aide et très vite.

Quelques minutes après, une équipe de la BAC de Marseille, accompagnée d’une demi-douzaine de policiers, était sur place accueillie par Léon et ses amis.

Un des inspecteurs commença à organiser les investigations et, prenant cette alerte très au sérieux, il donna des ordres à ses collaborateurs.

– Toi ! En s’adressant au plus jeune.

Tu prends l’identité de tout ce beau monde, en désignant Léon et ses amis.

Toi ! Tu restes devant, tu ne bouges pas de là.

Moi, je vais voir par-derrière et vous, vous venez avec moi, en regardant le reste de l’équipe.

À l'intérieur de la brasserie, c'était la panique, le bruit des sirènes n'a pas échappé aux braqueurs.

Les policiers investissent les lieux après un long moment en faisant sauter le verrou de la porte avec l'aide des marins-pompiers de Marseille.

Mika n'a pas eu le temps de réagir, surpris par le bruit assourdissant de la porte qui céda.

Florence était toujours blottie dans son coin, espérant de tout son cœur être invisible pour les autres, elle avait beaucoup de mal à retenir ses larmes et ses tremblements, pas assez de courage pour relever la tête et regarder ce qui se passait autour d'elle.

Mika était déjà maintenu au sol par deux policiers, menottes aux poignets, quant à Jade, habituée des vols à l'étalage, elle se débattait et insultait les policiers qui essayaient de la maîtriser, c'était une dure, qui avait vécu des années dans la rue à Strasbourg avant de migrer vers Marseille, une habituée des gardes à vue sans jamais être vraiment inquiétée.

Les marins-pompiers de Marseille ont dû faire face à deux problèmes : Bertrand, qui était mal en point, qui saignait abondamment par l'entaille ouverte au-dessus de la tempe et Florence, qui tremblait de tout son corps, qui n'arrivait plus à articuler, les yeux révulsés par la peur, une respiration saccadée de plus en plus rapide et irrégulière ; Florence était en train de faire une crise de tétanie.

Quand Florence a repris ses esprits, elle était allongée sur un lit d'hôpital à la Timone, centre hospitalier public de Marseille, apaisée, calme, elle avait l'impression de flotter, d'être aussi légère qu'une plume ; elle était heureuse que tout soit terminé sans que personne ait été gravement blessé. Elle était rassurée d'être sortie de cette histoire saine et sauve, elle jeta un rapide regard autour d'elle, tout était calme, elle n'avait qu'une envie : dormir et encore dormir et ne pensait plus à rien, les barbituriques qu'on lui avait